

me prendre au sérieux. Vous devez comprendre que tout cela a été dit à la manière de Pickwick. Comme preuve, je puis ajouter que les cultivateurs peuvent attaquer le budget, c'est leur affaire, mais moi et les miens, nous sommes satisfaits du budget et je n'ai pas l'intention de proposer un amendement.

En sorte que si je ne puis m'accorder en tout et partout avec notre collègue de York-Ouest (sir Henry Drayton), je suis du moins d'accord avec lui sur sa conclusion.

Le chef du Gouvernement a discuté l'aspect protectionniste du budget, mais il y aurait encore quelque chose à dire. Il a affirmé avec vérité, et il a cité des preuves tirées des réductions opérées, que le budget n'avait pas un caractère protectionniste. Il a traité la question avec une telle compétence qu'il est inutile d'y rien ajouter.

Je toucherai d'un mot aux critiques du chef de l'opposition (M. Meighen). Je regrette qu'il ait montré autant d'aigreur. Il ne paraît pas vouloir pardonner au corps électoral le petit dérangement opéré il y a quelque dix-huit mois. Il devrait se montrer plus aimable et laisser sa mauvaise humeur à la porte.

On a reproché à notre projet de n'avoir aucune des qualités ordinaires d'un budget; de contenir peu de renseignements statistiques, de faire silence sur telle ou telle chose, et le reste. C'est une question discutable. Notre collègue peut avoir raison à cet égard; mais il ne peut pas toujours et sur toutes choses avoir raison. Un budget qui plairait à tout le monde serait une merveille. Je n'ai pas la prétention d'avoir présenté une merveille, ni de pouvoir jamais en présenter une. Mais je suis heureux de pouvoir dire que si les journaux qui appuient nos adversaires ont pu trouver quelque chose à critiquer dans le projet du Gouvernement, du moins j'ai eu le bonheur de provoquer ce compliment. Grâce à Dieu, M. Fielding ne nous a pas ennuyé par un long exposé budgétaire.

C'est déjà quelque chose. On connaît la coutume allemande de prononcer des paroles d'éloge sur la tombe d'un défunt. Un jour mourut un pauvre homme qui laissa peu d'amis. Au cimetière chacun voulut dire un bon mot à la mémoire du mort, mais la tâche était difficile. Un vieillard s'avança et dit: "Notre ami était un bon fumeur." On aime toujours entendre une parole sympathique, quelque brève qu'elle soit. Je rappellerai à notre ami qui dirige l'opposition ce que le principal organe conservateur a dit du projet de budget. La *Montreal Gazette* publia ce commentaire le lendemain matin que je le déposai:

Le discours sur le budget fut le plus court qui ait été prononcé jusqu'à présent et ne dura pas une heure. Il n'a rien perdu par sa brièveté...

C'est là où le journal diffère de l'honorable membre qui l'eût voulu plus long.

...et M. Fielding s'abstint de fatiguer la Chambre par une longue nomenclature de chiffres sur la situation financière du Canada. Son exposé a été court et net sur ce sujet, puis il est passé à la partie principale de son projet, c'est-à-dire aux changements apportés au tarif, à l'impôt sur les ventes et à l'impôt du timbre.

Je suis pris entre les éloges du grand organe conservateur et les critiques du chef de l'opposition qui lui, aurait aimé que je récite des colonnes de chiffres statistiques.

Le chef de la gauche a amplifié à son tour les observations du député de York-Ouest (sir Henry Drayton) relative à l'encouragement donné au régime protectionniste et au besoin d'économie réclamé un peu partout.

Quelle est donc la situation difficile dans laquelle se trouverait le Canada financièrement parlant? Où est la cause de nos embarras, si tant est que nous en avons, quoique je les crois peu sérieux? Qu'est-ce qui nous empêche de présenter un projet de budget plus favorable? Deux choses nous en empêchent. La guerre, comme chacun en conviendra, et les chemins de fer. Je ne chercherai pas à distribuer les responsabilités à cet égard. Encore moins blâmerai-je notre adversaire pour les dépenses nécessitées par la guerre. Mais ce contre quoi je proteste, c'est qu'après m'être déclaré responsable avec lui des dépenses effectuées pour la guerre, il m'attaque au sujet des difficultés financières dans lesquelles se trouve actuellement le pays et m'en tient avec mes collègues responsable. Cela n'est pas loyal. Il ne cesse de parler de nos difficultés financières et de nous en attribuer la responsabilité. Il nous reproche d'avoir augmenté la taxe sur les ventes et d'avoir ainsi ajouté aux charges du peuple.

Il nous enjoint d'équilibrer le budget. Plusieurs de ses lieutenants nous ont adressé la même sommation. J'ai expliqué dans mon discours pourquoi le Gouvernement ne peut pas équilibrer le budget. J'ai dit qu'il vaut mieux montrer de la patience pendant encore une couple d'années et avoir confiance que la situation s'améliorera comme on le désire de tous côtés, plutôt que d'aggraver encore le fardeau des impôts. Mais si notre collègue est si désireux d'équilibrer le budget, pourquoi ne l'a-t-il pas fait lui-même quand il était au pouvoir?

Ne fait-il que découvrir que nous ne pouvons pas équilibrer le budget? Il dit: "Vous augmentez la taxe sur les ventes." Il n'a pas augmenté la taxe sur les ventes en 1921, mais il a été content d'ajouter \$92,000,000 à la dette du pays,—un procédé beaucoup plus simple d'une façon, mais pas aussi satisfaisant, je le pense.—Il n'a pas augmenté la taxe sur les